Zeitschrift: Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse

Herausgeber: Aînés

Band: 16 (1986)

Heft: 3

Rubrik: Mémoires : Edouard Gros : une vie en clé de fa. Partie 1

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Edouard Gros

Une vie en clé de fa

(1)

Il se définit lui-même «un honnête et bon ouvrier de la musique». Respectons sa modestie et n'en ajoutons pas. Bornons-nous à énumérer les principales étapes d'une carrière exemplaire. Edouard Gros est né à Saint-Etienne en 1910. A 4 ans il apprend le solfège. Quelques années plus tard il se met à la contrebasse avec son père, lui-même contrebassiste professionnel. Il joue dans plusieurs ensembles d'amateurs tout en poursuivant ses études au Collège scientifique de Lausanne, puis à l'Ecole de commerce, classe... d'administration et de chemins de fer! Dès 17 ans il joue dans de petits ensembles professionnels se produisant dans les brasseries et hôtels. Il étudie le piano avec Ernest Decosterd, puis au Conservatoire. A 22 ans il entre dans le petit orchestre de Radio-Lausanne, dirigé par Edouard Moser, aux côtés d'un trompettiste renommé, Paolo Longinotti avec lequel il étudie la trompette. Il en joue dans des dancings et orchestres de saisons d'hiver et d'été à Arosa, Pontresina, etc.

En 1938 il entre à l'Orchestre de Radio-Lausanne dirigé par Hans Haug en tant que contrebassiste. Après une période difficile qui suit la suppression de cet ensemble, on le retrouve à l'Orchestre de la Suisse romande, sous la baguette d'Ernest Ansermet. Il se met au tuba, ce qui lui permet de décrocher une place à l'année. Puis c'est l'entrée à l'Orchestre symphonique de Berne en qualité de tuba et contrebasse. Il y restera 32 ans et participera, à plusieurs reprises, aux Semaines internationales de Musique de Lucerne. En 1975 Edouard Gros prend sa retraite qu'il savoure sur les rives du Léman, consacrant l'essentiel de son temps à sa famille et à son jardin.

C'est le récit de cette vie, conté avec verve et beaucoup d'esprit, dont nous commençons la publication dans ce numéro.

Saint-Sulpice, à l'époque où nous ne buvions que l'eau du lac (1914).

Mon père, contrebassiste professionnel, à ses heures trombone (à pistons) ou baryton dans les bonnes fanfares de ce pays, sergent-trompette du bataillon 122, disait à qui voulait l'entendre que jamais son fils ne serait musicien. Plutôt il lui tordrait le cou, ou mieux encore le jetterait au lac lesté d'un solide corps-mort.

Des engagements de misère

A sa décharge, rappelons qu'au tout début de ce siècle, la vie de musicien ne se teintait pas que de rose. La grande majorité des orchestres symphoniques n'offrait que des engagements de misère, de 6 mois le plus souvent, quelquefois de 9 mois et bien rarement à l'année. La solution la moins mauvaise pour qui voulait vivre de cette profession, consistait à jouer dans les cinémas muets. Il y avait aussi les brasseries, les cafés-concerts et les hôtels dont quelques orchestres attiraient les foules loin à la ronde. De très grands artistes tels que Franscescati, Szigetti ou même Casals à ce que l'on dit, qui n'avaient pas encore la réputation que l'on sait, n'hésitaient pas à «faire de la brasserie». A part ces seigneurs il y avait également du moins bon, voire du franchement mauvais. A titre d'exemple, Debussy se désaltérant à la terrasse d'un casino quelque part en Bretagne, écrivait à un ami: «Le premier violon de l'orchestre X, accompagné de sa bande de malfaiteurs, est en train de massacrer ma musique pendant que la mer, indignée, se retire!»

L'insécurité mise à part, n'oublions pas le mépris qu'affichaient les bons bourgeois pour ces musiciens qu'ils assimilaient aux saltimbanques. D'un vagabond propre à rien, qui a raté sa vie, levant volontiers le coude, ne dit-on pas, aujourd'hui encore, dans ce bon Pays de Vaud: «Quel artiste!» ou mieux encore: «Quel drôle d'artiste!»

Et voilà pourquoi mon contrebassiste de père rêvait de tout autre chose pour ce fils qu'il aimait par ailleurs beaucoup. «Fonctionnaire que tu seras disait-il. Oui! Fonctionnaire. Avec une bonne retraite. CFF ou PTT. Des places d'Etat, du sérieux, du cousu main. Non pas 6 ou 9 mois ou à l'année, mais **à vie.** Tu m'entends bien: **à vie!**» Ah! cette obsession de la retraite! L'avenir s'annonçait chargé d'électricité.

Dès lors, allez comprendre la logique de ce père qui ne voulait pas de fils musicien et qui ne trouve rien de mieux que de lui faire donner, dès l'âge de 4 ou 5 ans, des leçons de solfège!

Pour se donner bonne conscience, il expliquait qu'un peu de musique n'avait jamais fait de mal à personne. Et puis, n'est-ce pas, un peu de culture musicale peut aider, plus tard, à mieux apprécier les concerts symphoniques et les grands solistes.

Solfège avant tout

C'est ainsi que je me trouve propulsé, un beau jour, chez Mlle Bouet de Montagnac. Oui! ma chère! Tel était le nom de cette dame très vieille France, maigre comme un échalas de vigne genevoise, pas plus haute non plus et qui devait bien peser dans les 35 kg. De plus elle était d'une laideur extrême que seules la présence d'une moustache et d'une barbe de sapeur rendait quelque peu attrayante aux yeux du gamin turbulent et facétieux que j'étais. Ce premier prix du Conservatoire de Paris adorait ses élèves qui le lui rendaient bien et dispensait un enseignement qui se montrait d'une grande utilité par la suite. Dictées musicales à une et plusieurs voix, solfèges chantés dans plusieurs clefs, lecture à vue, intonation, enfin toutes choses indispensables à qui veut se lancer dans cette belle carrière. De plus elle priait les parents de ses élèves de ne leur donner un instrument qu'après qu'ils aient acquis de solides notions de solfège. Pour cela, elle comptait un minimum de 4 à 5 ans, alors que de nos jours on commence d'emblée par l'étude de l'instrument choisi quitte à peaufiner le solfège par la suite.

Ma mère, dans ce même temps, ne manquait pas une occasion de m'emmener aux concerts du merveilleux quintette (piano, 1er violon, 2e violon, violoncelle, contrebasse) de l'hôtel de la Paix à Lausanne, dans lequel jouait papa. Comment ne pas sourire en avouant que ce moutard de 6 ou 7 ans, fasciné par les musiques de Rimsky, Borodine ou Fritz Kreisler, l'était davantage encore par ce père, grand, blond, à la moustache en croc, soignée et imposante et qui jouait sous un palmier.

J'en rêvais souvent la nuit et j'entendais encore l'admirable et adorable violoncelliste Henri Plomb dans les nombreux soli que les habitués ne se lassaient pas de lui demander. Et c'est ainsi que, déjà à cette époque, ma décision était prise. C'était ça et pas autre chose que je ferais quand je serais grand, ne sachant pas, à ce moment-là, que pas une seule fois dans ma longue vie de musicien, je ne jouerais sous un palmier, fût-il dans un bac rempli de terre ou sur une île du Pacifique...

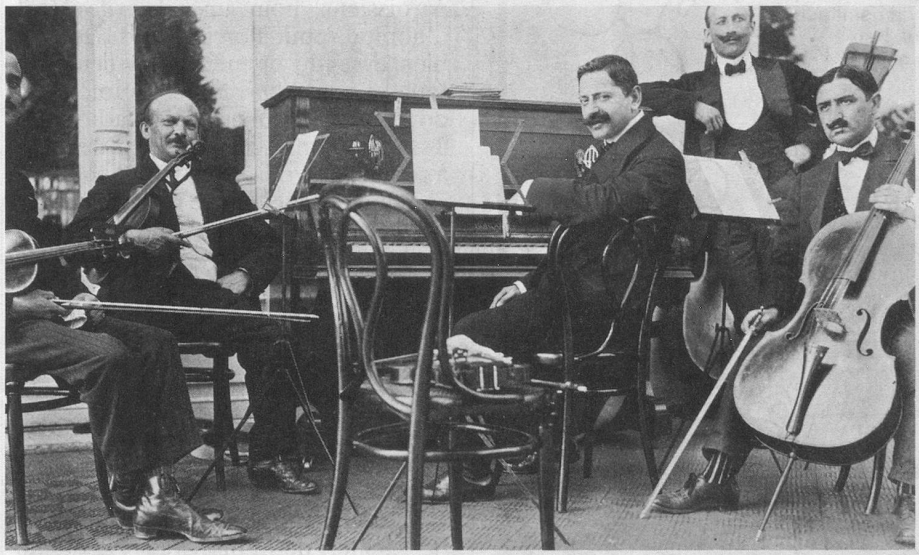
Nous sommes en 1921, j'ai 11 ans. De brillant élève dans les premières classes primaires, je deviens tout à coup assez mauvais et insupportable pour que le directeur du Collège scientifique note, dans le bulletin de fin d'année: «Elève paresseux et dissipé! Finira par lasser la patience de ses maîtres!» C'est ainsi que la foudre paternelle allait se déchaîner et c'est sans doute pour me ramener dans le droit chemin que mon père, sans me demander mon avis, me fait inscrire dans une troupe d'éclaireurs. Pauvre papa qui s'imaginait que c'était là qu'on allait m'inculquer les vertus du «Garde-à-vous, fixe! Rompez!» A cela il croyait avoir de bonnes raisons puisque les fils de son collègue et ami, le violoncelliste Henri Plomb faisaient déjà partie de cette troupe et que, eux, filaient le droit chemin.

Mais en quoi le fait d'appartenir à une brigade de boys-scouts peut-il décider de l'avenir d'un futur musicien? Eh! bien, aussi invraisemblable que cela paraisse, c'est cependant grâce (ou à cause) d'eux que je suis devenu contrebassiste, plutôt que violoncelliste, pianiste ou... fonctionnaire. Voici pourquoi. Le chef de cette troupe organisait chaque année une soirée permettant aux parents et amis d'ouvrir largement leur bourse et contribuer ainsi à renflouer une caisse plus souvent rachitique que débordante de santé. A cet effet, à côté des sempiternelles piécettes de mauvais théâtre, il avait fondé un petit orchestre dont il était lui-même le pianiste et dans lequel, bien entendu, la contrebasse manquait. Sachons qu'en ce temps-là les familles, même modestes, faisaient apprendre à leur progéniture le piano, le violon, le violoncelle, beaucoup plus rarement un autre instrument, mais Seigneur, jamais, jamais la contrebasse! Et voilà pourquoi, le chef en question, toujours sans demander mon avis, sonne un beau jour à notre porte et, sans autre préambule, dit à mon père: «Cela serait formidable si vous vouliez bien donner quelques leçons à votre fils, juste assez pour qu'il puisse tenir la partie de contrebasse dans notre petit orchestre». En quoi il était persuadé que la contrebasse, n'est-ce pas, ça ne va guère plus loin que le boum, boum, boum, des ignorants qui se veulent drôles. Le papa, pas fou, qui commençait à se douter des orientations de son galopin, finit par acquiescer de bonne grâce en se disant que j'en aurais vite assez et que ce serait sans lendemain. Il se met sans tarder en quête d'un instrument plutôt petit, auquel on enlève la pique et hop! mi, la, ré, sol, les quatre cordes. Première position, fa dièze, si, mi, la. C'est ainsi que c'est parti, juché sur un escabeau...

Avec l'oreille bien éduquée par ces années de solfège, ces débuts étaient pour moi un jeu d'enfant et j'avais quelque mal à comprendre la boutade de ce vieux musicien qui disait: «Jouer une note juste sur la contrebasse tient du pur hasard». Plus tard je compris que le bonhomme, tout en voulant faire de l'humour, n'avait pas tellement tort et que la facilité des débuts ne fait pas de miracle par la suite.

C'est ainsi que, pour fêter mes 12 ans et pour la première fois de ma vie, je jouai dans un orchestre. Ni *Le Rouet d'Omphale* de Saint-Saëns, ni l'ouverture du *Corsaire* de Berlioz, pas plus que *Le Vol du Bourdon* de Rimsky ne

L'orchestre de l'Hôtel Beau-Rivage à Ouchy. L'avant-dernier personnage à droite est le père d'Edouard Gros.



figuraient au répertoire de cet orchestre juvénile. On se contentait de *La Gavotte des Vers luisants* de P. Lincke je crois et de *Gruss an Bern* ou *Salut à Berne*, une joyeuse marche de Friedemann. Pour les grandes occasions on sortait un gentil petit menuet de Beethoven.

Comme dans certains orchestres symphoniques (pas des moindres) c'étaient les seconds violons qui donnaient le plus de fil à retordre au bon déroulement des «exécutions». Il faut dire que les deux seconds violons de notre orchestre n'avaient pas bénéficié, eux, des lumières de Mlle Bouet de Montagnac et que, par conséquent, ils étaient en procès constant avec les contretemps. Or, allez donc jouer une marche qui se veut entraînante, sans contretemps solides, bien en place, carrés, rigides, ne venant ni trop tôt ni trop tard. Ceci expliquant cela, nos marches à l'équilibre problématique, ressemblaient parfois à un *cake-walk* pour unijambiste facétieux mais faisaient malgré tout la joie des nombreux parents, amis et sympathisants venus nous écouter, nous applaudir et nous encourager. C'était tellement plus rassurant pour les parents, n'est-ce pas, de voir leur fils faire partie d'un orchestre, fût-il mauvais, plutôt que d'une de ces bandes de jeunes voyous qui se faisaient la guerre, à coups de fronde, d'un quartier à l'autre.

Enfin, voyant mon enthousiasme pour la musique, et toujours comme pis-aller, mon père se décide à me faire donner des leçons de piano et c'est tout naturellement à son chef d'orchestre, Ernest Decosterd, excellent pianiste, qu'il me confie.

— Vous ne pourriez pas changer de dentifrice? (Dessin de Hervé-Cosmopress)

Sous la férule de Decosterd

Et me voilà aux prises avec Czerny et son art de délier les doigts, avec Bach, ses inventions à deux voix et son clavecin bien tempéré! Pendant la leçon, Decosterd prenait place à ma droite, passait son bras derrière ma nuque et me plantait rageusement son crayon dans l'épaule gauche, en hurlant, fou de colère: «Compte! Charogne! Lève les doigts!» Telle était sa méthode! Il voulait à tout prix que l'élève, tout en jouant, compte à haute voix! Une, deux, trois, quatre! Une et deux et trois et quatre! Ce n'était pas toujours très facile, notamment lorsque le morceau n'était pas bien su et que les notes à elles seules posaient déjà pas mal de problèmes. De plus il fallait lever les doigts très haut et énergiquement. Il y tenait beaucoup. Des doigts et des mains que je n'osais pas toujours montrer tant ils étaient parfois malpropres avec, en prime, des ongles en deuil, remplis de terre. Oui! Parce que je ne pouvais pas me résoudre à abandonner les copains qui jouaient aux billes après l'école, juste avant cette fichue leçon de piano! Le bougre s'en apercevait tout de suite et m'expédiait daredare à la salle de bains d'où je revenais tout contrit et rouge de confusion. Il est vrai qu'il tenait beaucoup à la parfaite netteté de ses touches qu'il entretenait avec ferveur et un chiffon imbibé d'une solution d'eau et d'alcool à brûler.

Par ailleurs, étant le seul et unique jeune homme jouant de la contrebasse en cette bonne ville de Lausanne dont le poète a dit que c'était «Une belle paysanne qui a fait ses humanités!», je ne tardai pas à être connu. Si bien connu que l'on n'hésitait pas à me solliciter pour tel ou tel orchestre de jeunes paroissiens, pour un arbre de Noël d'hôpital, pour l'orchestre du collège bien entendu et même, un peu plus tard, pour l'harmonie municipale, dont le chef Nauber, aimait adjoindre à ses basses mi b et si b une contrebasse à cordes. En voilà assez pour expliquer en bonne partie, que je n'aie pas montré un enthousiasme exemplaire pour le théorème de Pythagore ni pour le piano dont je savais déjà que je n'atteindrais jamais les sommets d'un Cortot, Rubinstein, Schnabel ou d'une Martha Argerich, laquelle n'était d'ailleurs pas encore née.

Et c'est dans ce temps-là que mon père, conforté en cela par mes résultats de collégien, décide, après une altercation atteignant le degré 6 de l'échelle de Richter, de m'inscrire à l'Ecole de

La casquette du Collège scientifique qui a tant amusé mes filles.

commerce de Lausanne, section... administration et chemins de fer. En quoi ce cher papa poursuivait son idée tout en se méfiant déjà que je poursuivais aussi la mienne.

Malgré mes petits succès de jeune contrebassiste, ces années d'école de commerce se passent plutôt bien. 1926 sort à grand peine d'une crise économique catastrophique, sans précédent dans l'histoire du monde. Une crise qui avait engendré chômage, récession, chute vertigineuse du dollar et surtout du Deutsch Mark. Il fallait, à un certain moment, des dizaines de milliers de marks pour acheter un journal et bientôt des millions, voire des dizaines de millions pour un simple bout de pain.

C'est ainsi que, dans cet océan de marasme politique et financier, nos chemins de fer et nos postes helvétiques mettent, avec toute la prudence qui caractérise ce pays, un seul et unique poste au concours, pour chacune de ces grandes régies. Ce ne sont pas moins de 500 candidats qui se présentent, dont un grand nombre d'universitaires de toutes les facultés. Malgré la présence de ces étoiles du savoir, c'est néanmoins un garçon de notre classe qui décroche l'une de ces deux places. Par souci d'objectivité ou de simple loyauté vis-à-vis des universitaires, je dois ajouter que le gagnant en question n'était ni le plus mauvais ni surtout le meilleur de notre classe, mais bel et bien le bon neveu du directeur de l'ar-

rondissement postal concerné. On voudra bien me pardonner cette indiscrétion qui pourrait ressembler à de la médisance. Je voulais par là, tout simplement démontrer que, pour le piston, cet instrument si cher à Berlioz, nous les Suisses, on ne craint personne.

Pour ma part, j'avais obtenu d'excellents résultats à ce concours et il s'en était fallu de très peu que j'arbore une belle casquette rouge de chef de gare ou que, pire encore, j'use mes fonds de culotte dans l'air aseptisé des offices de comptes de chèques postaux. Mon père, bon prince, ne me tint nullement rigueur de ce demi-échec. Il n'avait pas changé d'idée pour autant et m'intima l'ordre, sans discussion possible, de «refaire» une année. Il avait, me disait-il, ses sources de renseignements qui étaient alimentées par des amis bien placés et il savait, lui, que dès l'année prochaine l'affaire était dans le sac. Pauvre papa. Je sentais trop bien qu'il nétait pas loin d'avoir raison mais je voyais mieux encore les charges fantastiques d'électricité qui allaient s'accumuler au sein de nos pôles respectifs.

Afin de retarder quelque peu le déchaînement de l'orage prévu, me voilà, une fois encore, sur les bancs de cette même classe, située au tout dernier étage de l'immeuble, d'où la vue sur le lac était d'une grande beauté.

Fin des études...

Placé tout près d'une fenêtre, je ne tardai pas à m'intéresser davantage aux voiles qui sillonnaient le Léman qu'à la mémorisation des départements français ou à celle des innombrables stations du réseau ferroviaire suisse et européen que l'on était censé savoir par cœur. De cette fenêtre, je surveillais aussi les évolutions passionnantes des pilotes d'un aérodrome tout proche qui s'entraînaient à la voltige aérienne. De ces gracieuses arabesques je ne voyais le plus souvent qu'une faible partie et je décidai bientôt d'aller voir le spectacle sur place et dans son entier. Et que l'école, elle, aille se faire voir ailleurs!

Mes petits triomphes de jeune musicien n'étaient peut-être pas étrangers à ce vent de révolte, d'insoumission, d'indépendance et de remontée en force de mes aspirations à ne vouloir faire que de la musique et rien d'autre. J'étais prêt à tout. A affronter les séismes paternels d'abord, à renoncer aux palmiers de mon enfance ensuite! Bien décidé à casser définitivement les vitres, je passais la majeure partie de mon temps à la Blécherette, le petit aérodrome de Lausanne... Et l'inéluctable arriva sous forme d'une lettre de la direction de l'école, informant mes parents que leur fils avait à répondre d'une bonne centaine d'absences non justifiées! Doux Jésus! La colère du papa ne pouvait plus se mesurer à l'échelle Beaufort des marins ni à celle de Richter des sismologues. C'était un cyclone dont curieusement j'étais l'œil. Oui! L'œil! Parce que resté étonnamment calme sous les invectives, les bourrades et les horions qui pleuvent, je tiens vaillamment tête. J'attends que le papa perde de son souffle pour lui dire enfin ce que j'avais beaucoup trop tardé à lui avouer. «L'école, c'est tout vu! Je n'y retournerai plus du tout. L'administration avec la retraite au bout, je m'en fous et je n'aime pas ça. C'est la musique que j'ai choisie, moi! Et c'est ça que je ferai. Et rien d'autre!»

Stupéfait devant tant de détermination, honteux aussi de ses excès, le pauvre papa est bien obligé de lâcher du lest, aidé en cela par le souvenir des cachets déjà nombreux que je faisais, mais qu'il encaissait joyeusement et sans complexes inutiles pour, disait-il, «aider la marmite familiale à mieux bouillir!» De plus, autre sujet de consolation, la Fête des Vignerons de Vevey se profilait à l'horizon. Papa y était engagé et il savait qu'il aurait besoin de mes petits services et que ce serait là l'occasion de me lancer à l'eau mais sans ballast au cou pour cette fois.

Cette fête unique au monde, qui chante la terre, la vigne et les saisons, à laquelle participent presque tous les chœurs et fanfares de la région, qui a lieu tous les 25 ans et qui mobilise à chaque fois les énergies de toute la population de la ville, cette fête donc, avait besoin, en cette année 1927 d'un orchestre de professionnels de quelque 150 musiciens. Le compositeur Gustave Doret était l'auteur de la partition et aussi le chef responsable de ce gigantesque déchaînement d'harmonies. On n'avait jamais vu ça! Doret, pardon! Il fallait dire, à l'époque **Le Maître,** avait exigé 12, juste ciel, oui! 12 harpes chromatiques venues à grands frais de Paris. Sur l'immense podium, Decosterd en costume de faucheur je crois, trônait à bord d'un puissant Bösendorfer de concert, grand comme un brick du Léman, dont on se demandait s'il avait été construit spécialement pour la circonstance. Henri Plomb, le violoncelliste et mon père faisaient partie de ce super-show.

Et voilà pourquoi, si peu de temps après avoir provoqué papa en renonçant aux joies administratives à haute sécurité, c'est en remplaçant ce cher homme à son travail habituel pour la durée de cette fête, que je passai, pour ainsi dire, du jour au lendemain, au statut de musicien professionnel. En même temps que le plaisir, le goût était pris. Ça allait donc continuer...

E. G.

© *Brass-Bulletin, Bulle*

A suivre

Devant le piano familial, entre ses parents, le jeune Edouard. A droite, Ernest Decosterd, professeur de piano du futur contrebassiste-tubiste.